systématique de l'œuvre par les milieux d'oulémas et de lettrés arabes qui « expurgent » les éditions de Boulaq.

Les lacunes dans l'analyse stylistique restent à combler. Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage de G. May, par sa solide étude des sources de Galland et du contexte socio-culturel de l'époque, représente une contribution importante aux recherches sur les littératures populaires « traduites », c'est-à-dire sur la manipulation des contes par les auteurs qui les ont mis par écrit dans les diverses langues du monde. Les prises de position polémiques de G. May rendent son étude agréable et souvent amusante à lire, ce qui n'est pas son moindre mérite.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Suzanne ṬĀHA ḤUSAYN, *Maʿak*. Traduction arabe de Badr al-Dīn ʿArūdakī revue par Maḥmūd Amīn al-ʿĀlim, Le Caire. Dār al-maʿārif, 1979. 19,5 × 13,5 cm., 204 p.

Mme Ṭāha Ḥusayn, la veuve du célèbre écrivain égyptien, a écrit un livre intéressant et souvent émouvant. Elle l'avait rédigé en français mais n'a pu trouver d'éditeur. Heureusement pour nous son manuscrit a été traduit en arabe, et c'est de cette traduction que nous rendrons compte ici.

Lorsque son mari s'éteint le 3 ramaḍān / 28 octobre 1973 à l'âge de 83 ans, alors qu'elle-même en a 80, Suzanne Ṭ.Ḥ. a ce mot terrible : « la tâche que j'ai accomplie sans relâche pendant 56 ans est devenue sans objet ». Et c'est le 9 juillet 1975 qu'elle décide de raconter Ṭāha. Son témoignage n'apporte aucune révélation mais fournit à des faits très connus par ailleurs un éclairage très suggestif.

« Avec toi », rappelons-le, est le titre de cette évocation dont le premier intérêt, en effet, est son caractère personnel, intime. En épousant un aveugle, Suzanne s'était imposé la mission de le servir constamment, de l'aider à surmonter son infirmité pour lui permettre de donner toute sa mesure. Très vite elle lui devient indispensable. Tout passe par elle. Leur entente profonde facilite les choses : ils sont tous deux passionnés de musique classique et de promenades en montagne. Même sur le plan religieux, elle chrétienne et lui musulman semblent communier dans la même foi — et l'on comprend qu'ils aient entretenu avec Louis Massignon une amitié de quarante-cinq ans. Il est cependant un domaine où elle ne peut l'aider, celui de la langue arabe où il doit recourir aux services d'un secrétaire. Mais même là il la met au courant de ses projets, de ses publications. Elle se retrouve en première ligne dès qu'il doit faire face à ses obligations sociales, souvent importantes, s'agissant d'un homme qui a été doyen de Faculté, ministre de l'Instruction Publique, et que son activité scientifique amenait à participer à de nombreuses réunions internationales. Elle rappelle donc les réceptions qu'elle a organisées, celles où elle l'a accompagné. Elle ne cache pas qu'il lui est souvent arrivé de s'ennuyer, seule femme au milieu de cercles d'hommes qui, même lorsqu'ils s'expriment en français, débattent de sujets qui ne la passionnent guère. Au lieu de l'ennui, c'est parfois la frayeur qui s'empare d'elle, ainsi ce jour de 1948 où elle le voit seul, vulnérable, sur une estrade au cours d'une

BCAI 5 (1988) S. Ṭāha Ḥusayn: Maʿak. Traduction arabe de Badr al-Dīn ʿArūdakī, revue par Maḥmūd Amīn al-ʿAlim, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

réunion de l'UNESCO, ou bien en 1923, lorsque c'est elle qui doit lire au Congrès Orientaliste de Bruxelles la communication qu'il avait préparée.

On sent bien que c'est une femme, une maîtresse de maison, qui parle, à lire les descriptions minutieuses des appartements qu'ils ont habités ou les indications précises sur la santé et le caractère des enfants et des petits-enfants. Mais surtout, femme pratique et soucieuse du bien-être des siens, elle insiste sur les difficultés matérielles qu'il leur a fallu surmonter. Elle se rappelle que le mandat envoyé depuis Kom Ombo par son beau-père leur a permis d'acheter à Pau une poussette pour leur premier bébé. Elle évoque les conséquences dramatiques pour eux de la cabale animée par ces gens puissants que le rationalisme de Ṭāha dérange : ce sont les années 20 où on le menace de lui retirer son poste après lui avoir refusé les promotions auxquelles il avait droit, et puis ce sont les années noires (1932-1934) où, non contents de le chasser de l'Université, ses adversaires bien placés parlent de brûler ses livres, tentent de l'empêcher de trouver ailleurs les moyens de vivre en enjoignant aux établissements étrangers de ne pas recourir à ses services; mais l'Université Américaine du Caire tient bon et, en lui confiant quelques cours, lui permet de subvenir aux besoins de sa famille (p. 98).

A travers ces pages on découvre des aspects inattendus, pittoresques, de la personnalité de Ṭāha. Il aimait chanter l'ouverture du « Barbier de Séville » en se rasant et entendait toujours avec plaisir le courlis des canaux égyptiens — qu'il devait faire entrer en littérature avec *Duʿā' al-karawān*. Même si l'on s'en doutait, on mesure mieux maintenant à quel point sa santé a été perturbée durant sa longue existence. Il a toujours souffert de l'estomac. Même inutiles ses yeux le persécutent : il doit être opéré de la cataracte à l'âge de 70 ans. En 1960, il lui faut subir une opération très délicate de la colonne vertébrale; la paralysie est évitée mais désormais il ne pourra plus se déplacer seul et devra passer le plus souvent assis la quinzaine d'années qui lui restent à vivre. En revanche, cet homme a toujours joui d'une force de caractère exceptionnelle. Il défend ses idées avec une détermination que rien ne peut ébranler. Il n'a rien d'un diplomate, sa femme s'efforce de le calmer, lui prêche la modération. Pour cela aussi, elle lui est indispensable. A peine s'éloigne-t-elle, cet homme indomptable se sent perdu. Or elle doit souvent le quitter, surtout quand les enfants sont petits et qu'elle doit aller passer les mois d'été en France, le laissant au Caire. C'est l'occasion pour lui de lui écrire de longues lettres où il lui raconte par le menu ce qu'il fait. Ainsi il lui en adresse quatre-vingt-dix en trois mois lors de leur première séparation. Les quelques échantillons reproduits ici frappent par leur spontanéité et leur vie.

L'activité de Ṭ.Ḥ. nous est présentée dans le double contexte familial et international. Quand il s'efforce d'obtenir qu'une université voie le jour à Alexandrie, nous sommes au plus fort de l'offensive allemande vers El-Alamein et le couple fête ses noces d'argent (p. 141). La production littéraire se trouve placée dans la trame de la vie du couple. La tempête provoquée en 1926 par la sortie de son livre sur la poésie antéislamique affecte profondément Ṭāha qui montre également chez lui que cette péripétie ne saurait l'amener à capituler. L'été où la deuxième guerre mondiale est déclarée, ils prennent le dernier bateau pour l'Egypte; la traversée se fait en convoi, sous la protection de bâtiments de guerre; au cours d'un exercice de sauvetage Suzanne prend soin d'attacher à sa ceinture, dans un sac en toile, le deuxième tome d'*al-Ayyām*. Lorsque la traduction française de cette célèbre autobiographie paraît, c'est André Gide lui-même

BCAI 5 (1988) S. Ṭāha Ḥusayn: Maʿak. Traduction arabe de Badr al-Dīn ʿArūdakī, revue par Maḥmūd Amīn al-ʿAlim, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qui en corrige les épreuves avant d'en écrire la préface — c'est d'ailleurs grâce à son insistance que Gallimard a accepté de la publier.

Anecdotiques peut-être mais utiles à coup sûr, tous les renseignements que nous glanons ici sur l'élaboration de cette œuvre littéraire. On apprend notamment que Ṭ.Ḥ. a finalement surtout rédigé loin d'Egypte, en été. Neuf jours lui suffisent pour écrire le premier tome d'*al-Ayyām* dans un petit village de Haute-Savoie. C'est dans le jardin du Grand Hôtel de Colle Isarco, petit village du Tyrol où ils ont l'habitude de passer leurs vacances, qu'il dicte l'essentiel de sa production : de nombreux articles, à peu près l'ensemble d'*al-Fitna al-kubrā,* le troisième tome d'*al-Ayyām* (sa traduction en français par Anouar Louca est actuellement sous presse).

Suzanne Ṭ.Ḥ. a su retenir notre attention dans ce livre. Elle est également parvenue à nous émouvoir. Parmi bien d'autres passages l'on peut rappeler un court paragraphe où elle évoque les obsèques de son mari. Attendant dans une voiture, devant la mosquée, le moment où le cortège s'ébranlera vers le cimetière, elle remarque la présence d'un grand nombre d'enfants du quartier. Pensant que c'est à eux que Ṭ.Ḥ. a consacré sa vie, elle tend la main par la portière à un gamin; celui-ci, d'abord surpris, lui décoche un sourire radieux et lui prend la main; le cortège s'ébranle, les enfants courent à côté de la voiture, elle laisse pendre sa main : « s'ils me l'avaient arrachée à cet instant-là, je n'aurais rien senti » (p. 15).

Charles VIAL
(Université de Provence)

Mitrī Salīm BŪLUS, *Fī adab al-nahḍa al-ḥadīṯa.* Djounieh (Liban), al-Maṭbaʿa, Fuʾād Bībān, 1985. 19,8 × 14 cm., 148 p.

Sous ce titre général, sept textes de conférences sont reproduits ici, dans un ordre qui n'a rien de chronologique. Ces études, concernant toutes des écrivains libanais, n'ont pas le même intérêt. On reprochera à celle qui traite de Nuʿaymah de donner un résumé très plat de son autobiographie. La révélation qu'al-Bustānī, professeur de littérature arabe et ex-doyen de Faculté bien connu, a aussi écrit des romans, constitue le seul apport de l'analyse somme toute conventionnelle de son œuvre romanesque. Des deux textes réservés à Ǧubrān on préférera le second, même si le premier est très sérieux, parce qu'il traite de points précis assez peu connus. Les deux évocations de la personnalité de Mayy Ziyādah et de ʿAbbūd sont bienvenues, tandis que le portrait de ʿAwwād apparaît mince. Le plus simple est de présenter ces conférences dans l'ordre où elles sont publiées en les faisant suivre du lieu et de la date où elles ont été prononcées.

1. Les affluents de la littérature ǧubrānienne (Cercle culturel arabe, Année mondiale de Ǧubrān, 19/4/83).

Il est difficile de trouver dans l'histoire de la pensée un courant majeur auquel Ǧubrān ne se soit pas abreuvé. L'hindouisme, Platon, Plotin et l'Ecole d'Alexandrie pour le spiritualisme, un affluent allant des Péripatéticiens à Schelling et aux romantiques en passant par Spinoza

BCAI 5 (1988) S. Ṭāha Ḥusayn: Maʿak. Traduction arabe de Badr al-Dīn ʿArūdakī, revue par Maḥmūd Amīn al-ʿAlim, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net